

UN PEU PERSONNEL



Inconnu de mauvaise mine. — Pourriez-vous me dire l'heure qu'il est ?

Le vieux monsieur. — Je ne le sais pas.

L'inconnu. — Vous pourriez bien regarder à votre montre.

Le vieux monsieur. — C'est que je voulais prendre le temps de savoir si je l'ai encore.

LA SOCIÉTÉ ACTUELLE

« Tout homme peut arriver à la vraie noblesse par la vertu et la bonté, » déclare William Penn, le grand colon américain. On ne vaut que par le mérite : qui en a est un homme ; qui n'en a pas n'est rien. Mais il faut, on le sait, se tenir en garde contre les apparences. On rencontre des gens qui ont l'air d'avoir du génie, et qui ne sont que des médiocres ou des sots. De même, il n'est pas toujours facile de distinguer entre l'homme véritablement comme il faut et celui qui n'en a que les dehors. Lord Tennyson le dit en vers harmonieux : « Il me semble qu'une seule chose est noble : c'est d'être bon. Un bon cœur vaut mieux qu'un tortil de baron. »

De tout temps on a été porté à regarder l'oisiveté comme le caractère propre de l'aristocratie. Les Grecs et les Romains de l'antiquité se déchargeaient de tout travail manuel sur leurs esclaves. Les Juifs, il est vrai, voulaient que tout enfant apprit un métier ; mais ils méprisaient le travail, si le travailleur était grossier et ignorant. Chez nous, quand on dit de quelqu'un qu'il ne fait rien, qu'il vit de ses rentes, on lui donne, aux yeux de beaucoup, un brevet de gentilhommerie. Hier encore cela s'appelait vivre noblement.

Ces vieux préjugés tendent à disparaître ; mais il s'en faut qu'ils aient disparu. C'est pourquoi il n'est pas inutile d'en arracher quelques lambeaux en passant, si l'on peut. Le travail ennoblit ; non seulement le travail manuel. L'homme qui travail est le seul qui soit précieux à ses semblables. Celui qui consomme sans produire et qui ne s'applique à aucune œuvre utile vaut moins que le plus humble laboureur : il est un fardeau pour la société.

Le monde n'attache guère d'importance qu'à l'existence de ses héros, de ses bienfaiteurs, de ses génies, de ses conquérants, de ses millionnaires. Dire que ceux-là seront toujours la très petite minorité, ressemble beaucoup à répéter une vérité de M. de La Palisse. La plupart des hommes mènent une vie terne, laborieuse, nullement romanesque, où il y a peu d'imprévu pour l'embellir ou la relever, mais, en revanche, beaucoup de misères et d'humiliations pour en augmenter l'amertume. Une idée cependant est de nature à nous soutenir et à nous reconforter : c'est que nous sommes tous les ouvriers d'une œuvre commune et que le plus petit d'entre nous est utile au plus grand.

On se trompe donc quand on prend pour mesure de la valeur d'un homme son argent, sa profession, les titres ou les particules qu'il attache à son nom comme une enseigne de respectabilité. Nous valons par ce que nous sommes, et non par ce que nous possédons. Rien de ridicule

et de faux comme d'estimer les gens d'après la grandeur de leur maison, le nombre de leurs domestiques, leurs équipages, et autres circonstances purement accidentelles en soi.

Un jour, un prince persan s'étant habillé en pauvre, se rendit à un banquet. Poussé brutalement à droite et à gauche par les valets et les convives, il ne put arriver jusqu'à la table, et fut bientôt obligé de se retirer. Revenu au palais, il revêtit son plus magnifique costume, mit ses pieds dans des pantoufles constellées de pierreries, et jeta sur ses épaules un manteau de drap d'or. Puis il retourna à la maison du festin. Dès qu'il parut, les convives firent place, et l'amphitryon se levant en hâte, s'écria : « Soyez le bienvenu, Monseigneur ! Qu'est-ce que Votre Seigneurie désire qu'on lui serve ? » La réponse du prince fut éloquente. Allongeant le pied de manière à faire chatoyer et étinceler les pierreries de sa pantoufle, il saisit à deux mains sa robe d'or, et dit, sur un ton d'ironie amère : « Soyez le bienvenu, Monseigneur Vêtement ! la bienvenue, très excellente robe ! Quest-ce que Votre Seigneurie désire qu'on lui serve ? » Et, se tournant vers l'hôte stupéfait : « Il faut bien que je demande à mon habit ce qu'il veut manger, puisque votre bienvenue ne s'adresse qu'à lui. »

Que d'habits à qui leurs maîtres doivent la considération et le succès !

On entend souvent des personnes s'excuser du métier qu'elles font, déclarer qu'elles sont les premières de leur famille qui aient été réduites à travailler, ou à faire du commerce. Comme s'il y avait de la honte à exercer un métier quelconque, pourvu qu'il soit honnête ! Comme s'il n'était pas mille fois plus honteux de proclamer que ses ancêtres étaient des fainéants inutiles et ne vivant que pour eux-mêmes !

Il y a cette différence entre l'homme qui connaît ses ancêtres et celui qui ne les connaît pas, que le premier sait que beaucoup d'entre eux ont mérité d'être pendus, tandis que l'autre reste dans une heureuse ignorance à ce sujet.

Un Américain disait à un petit maître entiché de sa noblesse : « Monsieur, ma famille commence où la vôtre finit. »

Dans les pays de langue anglaise, l'homme comme il faut, s'appelle *gentleman*, gentilhomme. Cette appellation suppose une certaine éducation, un certain rang dans le monde, de la tenue et des manières. Elle est devenue un mot de la langue internationale, très usité aujourd'hui en France, où on ne l'applique pas plus qu'ailleurs avec une parfaite justesse. Dans tous les pays, on prostitue le nom de *gentleman*, d'homme comme il faut, à celui qui est riche, quand même il aurait tous les vices. Au contraire, combien ont de vrais cœurs de gentilhommes, à qui l'on n'en voudrait pas donner le titre, parce qu'ils sont pauvres ou de basse condition ?

« Que faut-il être pour être un *gentleman* ? » demande un auteur populaire de l'autre côté du détroit. Et il répond : « Il faut être honnête, noble, généreux, brave, sage. Doué de toutes ces qualités, il faut les mettre en œuvre avec toute la grâce possible. Pour être un *gentleman*, faut-il être bon fils, mari fidèle, père irréprochable ? Faut-il mener une existence exemplaire, payer ses fournisseurs, avoir des goûts élevés et élégants, donner un but noble à sa vie ? Qui certes, le gentleman doit être et faire tout cela, et encore quelque chose de plus. Dans tout cela, d'ailleurs, rien qui ne soit à la portée de tout le monde. Il n'est pas un ouvrier, tant pauvre soit-il, qui ne puisse bien mériter le titre de *gentleman*, s'il est sobre et s'il a le respect de soi. »

Le maître d'école ne manque aujourd'hui nulle part ; on peut acheter un journal pour un sou ; les chemins de fer conduisent à bon marché les artisans au lieu de leur travail. Les hommes s'associent pour tirer meilleur parti de leurs efforts ; le travail s'organise, d'*individuel* devient *social*. Ce progrès détruit de jour en jour davantage la vieille théorie de la dépendance et de l'encouragement, — cette théorie suivant laquelle les pauvres obéissent à des règlements faits pour eux, mais point par eux, et où les riches tiennent lieu de parents ou de tuteurs aux pauvres, les guidant, les poussant et les retenant comme des enfants, mais, — est-il besoin de le dire ? — au mieux de leurs propres intérêts.

Désormais l'indépendance des classes laborieuses est un fait accompli. Le suffrage populaire leur a mis en main l'instrument irrésistible de leur émancipation. En sont-elles plus heureuses ? Souffrent-elles moins que jadis ? Ce sont là des questions qui dépassent le sujet de cet article ; mais il est trop clair que la société est en proie à un mal profond, qui se traduit par l'antagonisme des classes, aussi violent et implacable que jamais. Ce n'est, à la vérité, ni le droit de voter que possèdent aujourd'hui les pauvres, ni la charité et la philanthropie mondaines des riches qui peuvent guérir ce mal et remettre les corps sociaux en santé. Pour jeter un pont au-dessus de l'abîme qui sépare les classes, il faudrait, d'un côté comme de l'autre, un grand esprit de douceur et de sacrifice. Personne ne veut désarmer ni cesser le premier la lutte, quand il serait nécessaire que tous le voulussent à la fois.

Il y aura toujours des distinctions entre les hommes, par cette simple raison que le talent, la persévérance, la bonne conduite produiront toujours des différences dans la condition des individus ; mais — et ce point gagné on pourrait, si l'on en comprenait l'importance, amener tous les autres, — il n'est personne qui ne puisse prétendre au titre de *gentleman*, personne qui ne puisse être un homme ou une femme comme il faut.

C'est parce que les bonnes manières ont leur source et leur mobile dans le cœur, qu'il y a des ours mal léchés parmi les princes, et qu'on trouve, chez les travailleurs aux mains calleuses, cette délicatesse de sentiments et ces égards pour autrui qui sont l'essence même de la bonne éducation.

Les basses classes, si la langue était bien faite, devraient indiquer tous ceux qui sont bons et sages.

Chacun, avons-nous dit, peut et doit être *gentleman*, homme comme il faut ; mais trop se croient autorisés à prendre ce titre sans en être dignes. Il ne manque pas de gens jaloux de leurs droits et insoucieux de leurs devoirs, qui veulent être traités en *gentlemen* et se conduisent en polissons.

Il n'y a pas un demi-siècle, je crois même que la race n'en est pas encore perdue, surtout dans nos campagnes, les *gentlemen*, les gros messieurs, se faisaient un point d'honneur de s'enivrer quand ils dinaient en compagnie. C'était à qui boirait le plus de bouteilles, et l'amphitryon était tout fier quand il avait fait rouler ses hôtes sous la table. On se moquait des mauvais buveurs. Tous les méchants sont buveurs d'eau. Et l'on se vantait d'avoir pour unique maladie une irréducible « descente de gosier. » Aujourd'hui la mode change, et, en bien des maisons, le convive dont la gaieté est sujette à devenir trop bruyante se voit vite exclu de la liste des invités.

Cette réforme, qui commence par où toute réforme efficace doit commencer, par en haut, pénétrera peu à peu dans les classes laborieuses. Il arrivera un moment où ce seront les ivrognes, et non les ouvriers sobres, qui feront les frais des railleries de leurs compagnons. Il est de mauvais goût de passer au cabaret deux jours au moins sur sept, et les dévots à saint Lundi sont regardés comme des faibles d'esprit qui perdent leur argent et se gâtent l'estomac. On les traite plus sévèrement, car ils le méritent. On voit en eux des maris et des pères qui boivent sottement et criminellement l'argent qu'attend la famille pour avoir des habits et du pain. On les déclare coupables, et pas un ouvrier qui se respecte, qui tient à être, lui aussi, un homme comme il faut, ne serrera la main à ces *goutapèurs*, le terme méprisant est depuis longtemps créé, qui avalent leur honneur, leur réputation, leur argent, la vie de leurs enfants et de leur femme, en même temps que la liqueur qui les abêtit et les tue.

Les femmes, premières et constantes victimes de ce désordre, auront été les agents les plus efficaces de la réforme que nous annonçons. A elles reviendra pour presque tout l'honneur d'avoir, par leur exemple, leur qualités de ménagères, tendresse jamais rebutée, changé des êtres brutaux et intempérants en hommes sobres, convenables, attachés à leurs devoirs, et nobles au vrai sens du mot.